

LES TUTEURS

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PALISSOT de MONTENOY, Charles

1760

LES TUTEURS
COMÉDIE EN DEUX ACTES

de Monsieur PALLISSOT de
MONTENOY de la Société
Royale et Littéraire de Lorraine.

À Paris, chez DUSHESNE, libraire, rue Saint Jacques, au
dessous de la fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LX. Avec approbation et privilege du Roi.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
français ordinaires du Roi, le 25 novembre de la même
année [1760, au Théâtre de la rue des Fossés
Saint-Germain].

ACTEURS

ORGON, tuteur de Julie.
BAVARDIN, tuteur de Julie.
GÉRONTE, tuteur de Julie.
JULIE.
DAMIS.
MARTON.
CRISPIN.

La scène est à Paris.

De vous assujettir aux volontés bizarres
De trois originaux, dans leur espèce rares :
15 Tous trois divers d'humeur, de goût, de sentiments,
Et qui n'ont en commun qu'un défaut de bon sens ?
Dites-moi, s'il vous plaît, par quel autre caprice,
Voulant apparemment que sa race finisse,
Il vous défend d'aimer, et d'oser faire un choix,
20 Qu'autant qu'il pourrait être approuvé de tous trois ;
Mais c'est précisément le moyen infaillible
De vous rendre à jamais tout hymen impossible.
Trois Argus divisés du matin jusqu'au soir,
L'un fait, l'autre défait, l'un veut blanc, l'autre noir ;
25 Les accorder entre eux, ce serait un prodige.
Ce maudit testament m'inquiète, et m'afflige.

Argus : Nom propre d'un homme fabuleux de la mythologie, qu'on dit avoir eu cent yeux. Ce mot est venu en usage dans la langue pour signifier un homme prudent et clairvoyant. [F]

JULIE.

Quel supplice, Marton ! Mais ne pourrais-tu pas
M'aider par ton esprit à sortir d'embarras,
Inventer... Tu m'entends... là... quelque stratagème ?

MARTON.

30 Non, j'y perdrais mes soins.

JULIE.

Ma douleur est extrême.
Ah ! ma chère Marton.

MARTON.

Madame, y pensez-vous,
Je pourrais essayer de guérir un jaloux,
De corriger un fat, de fixer un volage,
De polir un savant, de rendre un abbé sage,
35 De bannir loin d'un cour un étourdi qui plaît,
De rendre un Petit-Maître, amoureux et discret,
De trouver deux époux brûlants des mêmes flammes,
De contraindre un moment l'amour propre des femmes,
Plutôt que d'accorder les esprits et les cours
40 De ceux que le défunt vous donna pour tuteurs.

Petit-maître : jeune homme qui a de la recherche dans sa parure, et un ton avantageux avec les femmes. [L]

JULIE.

Ils ont pour eux l'aveu de toute ma famille.

MARTON.

Oh ! vous courez danger de rester longtemps fille.
Monsieur vous réservait ce trait pour le dernier ;
C'était peu jour et nuit de l'entendre crier,
45 Pester, jurer, gronder, dans ses accès farouches,
Contrôler nos rubans, nos pompons et nos mouches ;
Industrieux dans l'art d'épargner un écu,
Nous contredire en tout, tandis qu'il a vécu ;
Il fallait que sa fin répondit à sa vie,
50 Que Monsieur jusqu'au bout contentât sa manie,
Que par un ridicule il achevât son sort,
Nous désolât vivant, et nous désolât mort.

Mouche : Petit morceau de taffetas noir, de la grandeur d'environ l'aile d'une mouche, que les dames se mettent sur le visage. Une boîte à mouches. [L]

JULIE.

Si tu me promettais de seconder ma flamme...

MARTON.

55 Oh ! Je vous le promets, et de toute mon âme ;
Mais quand (je vous l'accorde) un stratagème heureux
Nous mettrait en état d'en gagner jusqu'à deux,
Le troisième toujours maître de son suffrage,
Par caprice et par goût détruirait notre ouvrage.

JULIE.

60 Je ne sais... mais enfin j'espère un sort plus doux,
Je vois tous les écueils, mais l'amour est pour nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'amour se plaît dans les obstacles :
Si l'on en fit un dieu, c'est qu'il fait des miracles ;
Il brave les tuteurs, les maris et le sort ;
Le danger le réveille, et le calme l'endort.

JULIE.

65 Que je t'aime, Marton ! Tu me rends l'espérance.

MARTON.

Monsieur Damis, sans doute, est dans la confiance ?

JULIE.

Il sait notre embarras.

MARTON.

Et de chaque tuteur,
Il connaît les travers, le caprice, l'humeur ?

JULIE.

Pas encore.

MARTON.

70 Il le faut, et je commence à croire
Qu'il pourrait... oui... fort bien... en sortir à sa gloire.
Damis a de l'esprit ?

JULIE.

Ah ! S'il en a, Marton !

MARTON.

Oui, puisque vous l'aimez il doit en avoir.

JULIE.

L'Amour en sa faveur ne m'a point prévenue, Non
Et je n'ai pas été séduite par la vue.
75 Ah ! Si tu l'entendais, Marton, quel sentiment !
Que son ardeur pour moi s'exprime éloquemment !

MARTON.

Oui... là... de ce ton vrai qu'inspire la nature ?

JULIE.

Son caractère encore ajoute à sa figure ;
C'est par-là que surtout il a su m'enflammer,
80 Le cour seul, quand on pense, a droit de nous charmer.

MARTON.

Je conçois tout cela, mais le voici.

SCÈNE II.

Julie, Damis, Marton, Crispin.

DAMIS.

Dissipez d'un regard le trouble de mon âme ; Madame,
En vain j'ai réfléchi, j'ai formé cent projets,
Je ne puis sur aucun m'assurer du succès ;
85 Je ne vois pour nos feux qu'un avenir funeste.

CRISPIN.

Un affreux désespoir est tout ce qui nous reste.
Son chagrin... me chagrine, et j'ai le cour si bon
Que si je ne comptais sur l'esprit de Marton,
Cet esprit si fertile en intrigues secrètes,
90 Cet esprit qui la rend la perle des soubrettes ;
J'irais, je crois, me pendre... au risque d'en mourir.

DAMIS.

Oui, ma chère Marton, si tu veux nous servir,
Tu peux tout espérer de ma reconnaissance.

CRISPIN.

Tiens, regarde, Crispin sera ta récompense.

MARTON.

95 Le beau présent !

JULIE.

Marton, je n'espère qu'en toi.

MARTON, les contrefaisant.

« Marton, chère Marton... » l'on a besoin de moi.
Ma foi, que les amants sont une sotte espèce !
Mais à quoi vous sert donc ce grand fonds de tendresse,
Si, contents de gémir et de vanter vos feux,
100 Vous n'avez le secret de devenir heureux ;
Si le moindre embarras qui vous paraît à craindre,
Ne vous laisse d'esprit que celui de vous plaindre ?
Vous me disiez si bien, « j'espère un sort plus doux,
Je vois tous les écueils, mais l'amour est pour nous. »
105 Et qu'il vous serve donc, qu'il agisse ; j'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce doucereux langage.
Ce dieu si réclamé, quand on le prend au mot,
A besoin de Marton, et l'Amour n'est qu'un sot.

DAMIS.

Elle a raison, l'Amour est un fort mauvais guide ;
110 Plus le mien est ardent, plus il me rend timide.
Un sentiment moins vif permet de réfléchir,
Nous laisse le sang-froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plaît, plus il nous intéresse ;
Souvent pour l'acquérir moins nous montrons d'adresse.
115 Un coeur indifférent prend bien mieux son parti ;
Peut-être en pareil cas servirais-je un ami ;
Mais qu'on peut rarement se conseiller soi-même !
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable, et quand je veux songer
120 À former des projets pour sortir de danger,
Malgré moi, cette crainte est tout ce qui m'occupe.

MARTON.

Mais avec tout cela vous en seriez la dupe.
Ce que vous avez dit, au fonds, est très bien dit ;
125 Mais si j'aimais, je sens que j'aurais plus d'esprit,
J'aurais pour l'intérêt de Madame, et le vôtre,
Gagné les trois tuteurs.

CRISPIN.

Oui.

MARTON.

Mais l'un après l'autre.
L'un, grand admirateur de toute antiquité,
Croit que depuis mille ans le monde a radoté,
Cent manuscrits rongés sont sa bibliothèque,
130 Souvent même, par goût, il s'habille à la Grecque.
Il n'admet au logis que de vieux médaillons,
Des urnes, des trépieds, ou tels autres chiffons ;
Encor dans la maison n'ont-ils pas leur entrée,

135 Que leur antiquité ne soit bien avérée ;
Mais comme il n'est doué que d'un discernement
Très mince, à ce qu'on dit, on le trompe aisément.
Aussi sur tout cela, dieu sait comme on l'attrape !
Il croit avoir chez lui la barbe d'Esculape,
Et je le vis hier payer, au poids de l'or,
140 Le marteau d'un Cyclope, et la pique d'Hector.
Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
Il faut que, dans la peur de lui choquer la vue,
Elle aille en arrivant dans un vaste salon
Tapissé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon,
145 Et de tous ces débris qu'avec soin il conserve,
Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

DAMIS.

Voilà, je l'avouerai, le fou le plus complet...

MARTON.

Oh ! Monsieur, demandez, je l'ai peint tel qu'il est.
L'autre est une autre fou que la mode gouverne.
150 Rien ne lui paraît beau qu'autant qu'il est moderne ;
Nouvelliste d'ailleurs par état et par goût ;
Il faut flatter son choix, et l'admirer en tout,
Appuyer fortement ses moindres conjectures,
Louer sa politique, être de ses gageures ;
155 Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main ,
En date d'Edimbourg, de Rome ou de Pékin.
La gazette surtout l'enchanté par le style.
C'est là qu'il a puisé sa politique habile.
Il a pour la gazette un respect scrupuleux,
160 Par jour il la médite au moins une heure ou deux,
Pour elle son estime est enfin si complète,
Que lorsqu'il est à table on lui lit la gazette.

Gazette : petit imprimé, cahier ;
feuille volante, qu'on débite toutes les
semaines, qui contient des nouvelles e
toutes sortes de pays. Gazette de
France, de Hollande, d'Angleterre, de
Flandre, etc.

CRISPIN.

Cet homme assurément n'a pas tout-à-fait tort,
La gazette est très belle, et je l'estime fort.

MARTON.

165 De plus, certain fripon , docteur en fourberie ,
Assez gueux, m'a-t-on dit, mais riche en industrie ,
Dans l'esprit du bon homme a fait de tels progrès,
Que sans l'avoir encore observé de trop près,
Je ne risquerais rien à gager, que dans l'âme,
170 Il en veut sourdement à la main de Madame.

JULIE.

Et d'où sais-tu cela ?

MARTON.

Du valet du vieillard
Qui m'a tout dit ; d'ailleurs par un heureux hasard
Il connaît l'intrigant, il sait à fonds sa vie,
Et s'il est amoureux, c'est du bien du Julie.

DAMIS.

175 Et quel est-il, Marton ?

MARTON.

De ces aventuriers
 Qui se font appeler Marquis, ou Chevaliers ;
 Prôneurs d'un mauvais ton dont ils sont les apôtres,
 Fripons autorisés pour découvrir les autres,
 Fiers avec leurs égaux, et valets près des grands,
 180 En imposant aux sots par des airs importants ;
 Envieux par état, contents pourvu qu'ils choquent,
 Beaux esprits s'il leur plaît, il n'est rien qu'ils n'escroquent ;
 Orateurs des cafés, où se forma leur goût,
 Qui partout rejetés, reparaissent partout,
 185 Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
 Et laissant à leur dos payer leurs épigrammes.

DAMIS.

Et comment, ce valet, dont il est si connu,
 Ne le démasque pas ?

MARTON.

Son Maître est prévenu,
 Et quand il l'est, Monsieur, il l'est bien.

DAMIS.

190 A-t-il pu mettre en ouvre ? Quelle adresse

MARTON.

Il ment, il le caresse.
 Le flatte à tout propos, le prévient.

DAMIS.

Je t'entends.
 Un tel homme ne peut en imposer longtemps.
 Mais le dernier Tuteur ?...

MARTON.

Encor plus ridicule ;
 Aussitôt dans son genre, et tout aussi crédule.
 195 Un vieillard singulier qui s'occupe aujourd'hui
 À regretter les jours qu'il a passés chez lui ;
 Qui plein des voyageurs, sa lecture ordinaire,
 Dont il est fort avide, et qu'il ne comprend guère,
 Ne parle avec respect que des peuples lointains,
 200 Chinois, Cochinchinois, Japonais, Africains,
 Voudrait avoir couru, les trois quarts de sa vie,
 D'Amérique en Europe, ou d'Afrique en Asie ;
 Qui croit un voyageur un homme vraiment grand
 Et qui porte, je pense, envie au Juif errant :

Épigramme : c'est une espèce de poésie courte, qui finit par quelque pointe ou pensée sublime. [F] Elle exprime souvent une pensée mordante envers une personne ou une oeuvre.

205 D'ailleurs fort curieux des productions rares,
Que la nature étale en ces climats barbares ;
Ne louant que les moeurs de l'Inde ou du Japon,
Et grand admirateur du fameux Robinson.

JULIE.

Hé bien de tout cela que prétends-tu conclure ?

MARTON.

210 Que Monsieur tour-à-tour doit prendre leur figure,
Copier leurs travers, leur goût, leurs sentiments,
Et s'assurer par-là de leurs consentements.

DAMIS.

À merveille, Marton.

JULIE.

Marton, que je t'embrasse !

CRISPIN, embrassant aussi Marton.

Permettez-moi tous deux d'avoir la même audace.

DAMIS.

215 À tromper ces vieillards, j'ai bien quelque remord,
Mais ma vie en dépend, l'Amour est le plus fort ;
Adieu, belle Julie.

MARTON.

Allez, mais au plus vite ;
Car nos trois surveillants vont rentrer dans leur gîte :
Il vous est important qu'aucun ne vous ait vu.

DAMIS.

220 Va, ne crains rien, Marton, je leur suis inconnu.

Robinson : Personnage principal d'un roman de Daniel Defoe (1663-1731) nommé "La Vie et les Aventures de Robinson Crusoe" (1719). La première traduction française par St-Hyacinthe et Ven Effen, parut en 1720. [B]

SCÈNE III.

Julie, Marton.

MARTON.

225 Quoi ! Damis sort à peine, et vous êtes rêveuse !
Voilà donc comme on est quand on est amoureuse ?
Mais c'est aimer cela comme l'on n'aime plus,
Ma foi vous irez loin après de tels débuts...
Mais je vois nos tuteurs.

JULIE.

Ah ! Fuyons-les.

SCÈNE IV.

Les Tuteurs, Julie, Marton, Bavardin.

BAVARDIN.

Julie ?

JULIE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

BAVARDIN.

Le célibat t'ennuie,
Cela doit être au moins, et nous venons exprès
Délibérer ici sur tes vrais intérêts.
230 À ton âge, un époux est un mal nécessaire,
Il faut t'en donner un, mais digne de te plaire,
Un homme essentiel. J'en connais un vraiment...

MARTON, bas à Julie.

Que vous avais-je dit ? C'est ce bel intrigant.

BAVARDIN, continuant.

À vous parler sans fard, ses biens sont assez minces,
235 Mais c'est un homme instruit des intérêts des Princes ;
Un homme ! Qui, je crois, est de tous leurs secrets,
Qui sait quand nous aurons ou la guerre ou la paix,
Qui prédit nos traités, nos marches, nos mesures,
Et ne donne jamais que des nouvelles sûres.
240 Un homme ! Qui pourrait au besoin avec moi,
Composer par avance une histoire du Roi :
Un homme ! Qui s'occupe à fouiller nos chroniques,
Et qui m'a démontré, par des faits authentiques,
Que depuis Pharamond, et deux siècles avant,
245 Quoiqu'on en ait écrit jusqu'aux jours d'à présent,
Les français n'ont jamais été battus ?

La scène 4 est noté 3 dans
l'édition de 1754.

MARTON.

Quel homme ! La peste,

BAVARDIN.

Outre cela, c'est qu'il est si modeste
Qu'il ne songe pas même avec tous ses talents,
À paraître à la Cour, à percer chez les grands ;
Rien ne l'occupe moins que sa propre fortune ;
250 Mais il a ce qu'il faut du moins pour en faire une,
Et ce serait toujours un des meilleurs partis,
N'eût-il que le secret de faire des paris.
Qu'en dis-tu ?

JULIE.

Vous m'allez trouver extravagante ;
Mais je ne suis, Monsieur, que son humble servante,
255 Et je ne lui serai, s'il se peut, rien de plus.

BAVARDIN.

Comment ?

ORGON.

Elle a raison ; j'approuve son refus.
Le bel époux vraiment à donner à Julie,
Qu'un ridicule, assez dépourvu de génie,
Pour s'occuper toujours de semblables débats.

BAVARDIN.

260 Quoi donc ! Les intérêts des plus grands potentats !
Les guerres ! Les combats ! Les traités !...

ORGON.

Bagatelle,
Qui ne mérite pas de troubler la cervelle.
Parlez-moi de quelqu'un dont les vastes talents
Percent quand il leur plaît dans l'abîme des temps ;
265 Pour qui l'antiquité n'offre point de ténèbres ;
Qui connaît ses débris , ses monuments célèbres ;
Qui peut, à la faveur de ses nobles travaux,

Avec enthousiasme.

Dérober à l'oubli le portrait d'un héros ;
Qui traite avec respect les savants les plus brusques,
270 Enrichit sa maison de beaux vases étrusques ;
Qui distingue au coup d'œil leur usage et leur prix,
Déchiffre habilement les plus vieux manuscrits ;
Qui possède un trépied ! Des couteaux victimaires !
Des urnes...

Etrusques : tribu de la péninsule italienne, qui a laissé de nombreux témoignages archéologiques.

BAVARDIN.

Le vieux fou qui vante ses chimères !

ORGON.

275 Peste de la gazette et du sot qui la lit !

BAVARDIN.

Peste soit des trépièdes et du sot qui les fit !

ORGON.

L'extravagant !

BAVARDIN.

Le fat !... La fureur me transporte ;
Je n'y peux plus tenir... Il vaut mieux que je sorte.
La Gazette, morbleu !

Il sort.

ORGON.

Les trépièdes ! Le cheval,

280 Le butor !

MARTON.

Le débat est très original.

ORGON st Julie.

Va, ne l'écoute point, Julie ; il faut qu'un homme
Connaisse les beautés de la Grèce et de Rome,
Qu'il sache distinguer un Galba d'un Othon ;
Qu'on respire l'antique en toute sa maison ;
285 Qu'il ait au moins chez lui quelque peu d'eau lustrale,
Quelque petit morceau de lampe sépulcrale.
Conviens qu'un tel mari serait plus de ton goût,
Que tu l'adorerais.

JULIE.

Moi, Monsieur ? Point du tout.

GÉRONTE.

290 Elle a ma foi raison, non pas que je n'estime
Autant, ou plus que vous, l'antiquité sublime ;

À part.

J'ai pour elle, (il faut bien applaudir le brutal)
Et pour ses monuments un respect sans égal ;
Mais je crois qu'un savant amuse peu les femmes.
Je pense que le ciel a versé dans leurs âmes
295 Beaucoup d'affinité pour des plaisirs plus doux,

Butor : Gros oiseau, espèce de héron
fainéant et poltron. On dit figurément
d'un homme stupide et maladroit que
c'est un butor. [F]

Othon, M. Salvius Otho (32 , 69) :
Empereur romain, favori et
compagnon de débauche de Néron, et
deuxième mari de Poppée. Il fit
assassiner GALba qui lui avait préféré
Pison comme fils adoptif. Il lutta contre
Vittelius éléver à l'Empire par l'armée
de Germanie. Il ne régna que 3 mois.

Galba, Servius Sulpitius (-4, -68) :
Empereur romain. Sa sévérité et son
avarice le rendirent bientôt odieux
aux Prétoriens. Othon qui n'avait pu se
faire choisir par Galba pour son
successeur, profita de ces dispositions
du peuple à son égard pour le faire
assassiner, ainsi que Pison, son fils
adoptif, et se fit proclamer à sa place.
Galba n'a régné que huit mois. [B]

Que ceux que peut donner la science. Entre nous,
Pensez-vous qu'en effet dans les moments nocturnes,
Elles feraient grand cas des trépieds et des urnes ?
Il faudrait à Julie un époux moins savant ;
300 Mais d'une humeur égale ; attentif, amusant,
Qui fit tout son bonheur de l'aimer, de lui plaire ;
Un honnête-homme enfin , tel qu'on n'en trouve guère,
Sur tout dans ces climats. Je voudrais pour son bien
Pouvoir la marier à quelque brave Indien,
305 Quelque honnête Chinois, quelque petit Bramine.
Ah ! c'est-là, c'est chez eux que la vertu domine :
Mais du moins au défaut d'un aussi bon parti,
Je veux , ma chère enfant, te donner pour mari
Un voyageur instruit des mœurs et des usages
310 De ces peuples qu'à tort on a nommé sauvages.
Quel agrément pour toi d'entendre ces récits,
De voir les raretés de ces charmants pays ?

Avec enthousiasme.

Des serpents ! Des oiseaux ! Des poissons ! des reptiles !
Des fleurs ! Des calumets ! De petits crocodiles !
315 Des insectes !... Cela t'amuserait du moins :
Conviens qu'un tel parti te plairait ?

JULIE.

Encor moins.

GÉRONTE piqué.

Point du tout, encor moins...

MARTON.

Elle tranche un peu vite.

ORGON, d'un ton ricaneur.

Un petit crocodile a pourtant son mérite.

GÉRONTE.

Une urne en a bien plus, du moins aux yeux des fous.

ORGON.

320 Mon petit voyageur...

MARTON.

Messieurs, y pensez-vous ?
Allez-vous pour cela vous quereller encore ?

Pécore : se dit figurément en burlesque pour signifier une personne sotté, stupide, et qui a de la peine à concevoir quelque chose. [F]

À Orgon.

Avez-vous oublié que c'est une Pécore ?

À Géronte.

Ce n'est qu'un animal, un imbécile, un sot.

325 Messieurs, faut-il ainsi se brouiller pour un mot,
Ne suivre, n'écouter que son premier caprice ?
Je vois qu'au fond du cour vous vous rendez justice.

À Orgon.

S'offensa-t-on jamais des propos d'un oison ?

À Géronte.

Il radote.

ORGON.

Il est vrai.

GÉRONTE.

Cette fille a raison.

MARTON.

330 Pourquoi donc vous fâcher ? Et quant à ma maîtresse,
Dont il paraît aussi que le refus vous blesse ,
Peut-elle, malgré vous, se donner un mari ?
Il lui faut votre aveu pour choisir un parti.

À Orgon.

Un voyageur la choque à la mettre en colère.

À Géronte.

335 Elle prendrait la mort plutôt qu'un antiquaire.
Ainsi vous avez tort de vous mettre en courroux,
Et c'est de votre choix qu'elle attend un époux.

GÉRONTE.

Oui fans doute, c'est moi qui dois disposer d'elle,
Autrement point d'époux.

ORGON.

Songez, Mademoiselle,
Qu'il faudra m'obéir, ou rester fille : Adieu.

MARTON.

340 Fort bien, Messieurs , fort bien ; vous allez voir beau jeu.

Oison : On dit par injure à un homme, que c'est un oison, qu'il se laisse mener comme un oison ; pour dire, que c'est un sot, qui ne sait pas se conduire qu'il n'agit que par l'organe d'autrui. [F]

SCÈNE V.
Julie, Marton.

JULIE.

Les voilà donc partis : grâce au Ciel je respire.
Vit-on jamais, Marton, un semblable délire ?

MARTON.

Il nous servira bien, si j'en crois mon projet.
Mais allons y rêver ; nous en verrons l'effet.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

**Damis, Marton, Crispin portait une lanterne,
et deux habits ridicules pour le
travestissement de son maître, et le sien.**

**DAMIS, transporté de joie, un consentement à la
main.**

345 Vous avons fait, Marton, d'excellentes affaires.

MARTON.

Oui ?

CRISPIN.

Ma foi ! Tes conseils nous étaient nécessaires ;
Nous en avons aussi parbleu bien profité.
Je suis dans une joie...

DAMIS.

Ah ! Je suis enchanté.
Va, tu peux de ma part assurer ta maîtresse
350 Que tout me réussit au gré de ma tendresse :
Je suis déjà muni d'un des consentements.

MARTON.

Mais vous avez fort bien employé votre temps.
Et quel est le vieillard qui dans le stratagème...

DAMIS.

Le Nouvelliste.

MARTON.

Quoi ! Bavardin ?

DAMIS.

Oui, lui-même.
355 À quatre pas d'ici, guidé par le hasard,
J'ai rencontré mon sot qui rêvait à l'écart,
Qui parlait, se taisait, et reparlait encore,

Traitait quelqu'un de fat, d'insensé, de pécore.

Pécore : se dit figurément en burlesque pour signifier une personne sotté, stupide, et qui a de la peine à concevoir quelque chose. [F]

Contrefaisant le ton de fausset du vieillard.

360 « Ignorant, disait-il, le Mogol est en paix !
Morbleu, j'irais plutôt au Mogol à mes frais,
„Que de venir ainsi débiter des sornettes,
„Et d'oser jusques-là démentir les gazettes. »
J'avais deviné l'homme à cet emportement.
Lui, toujours sans me voir, ajoute au même instant :
365 « Corbleu ! Que j'avais fait une étrange folie
„De songer à ce fat pour l'hymen de Julie ? »
À ce dernier propos qui me donnait beau jeu,
Je m'écrie : „« Oui Crispin, le Mogol est en feu. »
370 À ce nom de Mogol qui frappe son oreille,
Le vieillard étonné me regarde et s'éveille.

Contrefaisant toujours le Vieillard.

„« Vous savez donc, Monsieur, dit-il, d'un ton plus doux,
„Les troubles du Mogol ? » Comment ? En doutez-vous ?
Ai-je dit aussitôt. Puis tirant une lettre
Que Crispin au hasard venait de me remettre :
375 „« Lisez, lui dis-je, elle est du grand eunuque noir. »
Le bonhomme ravi n'a plus voulu rien voir.
Enfin pour t'abrèger, juge quel imbécile !
Il m'embrasse Marton, il m'offre sa pupille ;
Moi je le prends au mot, et suis débarrassé
380 De ce maudit rival dont j'étais menacé.

MARTON.

Continuez, Monsieur, payez d'effronterie,
Jouez bien votre rôle, et vous avez Julie.
Allons vite, Crispin, votre déguisement.

CRISPIN.

J'ai tout apporté.

MARTON.

385 Bon, car voici le moment,
Où quand notre antiquaire a fini quelque emplette,
Il rentre à la maison.

Emplette : Achat de marchandise. Il se dit particulièrement de celles qui concernent les habits. [F]

CRISPIN, donnant à son Maître un des deux habits.

Voilà votre toilette.
Voici la mienne aussi.

MARTON.

Est-elle aussi du compte ? Cette lanterne-là

CRISPIN.

Elle nous servira.

MARTON, riant du déguisement de Damis.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, le bizarre équipage !

DAMIS.

390 Il s'accorde fort bien avec mon personnage.

MARTON, continuant de rire.

Ha, ha ,ha, ha, ha, ha.

CRISPIN, se regardant.

Hi, hi,hi,hi, hi, hi.

DAMIS.

Mais devant nos tuteurs ne vas pas rire ainsi.

CRISPIN.

Oh ! Je sais trop. Monsieur, qu'il ne faudra pas rire.
Hi, hi...

DAMIS.

Comment bourreau !

CRISPIN.

395 Hi, hi... Je ris, Monsieur, pour la dernière fois. Souffrez que je respire.

MARTON.

Qui vous reconnaîtrait sous ces habits ? Je crois
Que ma Maîtresse même aurait peine à le faire ;
Mais je sors, à sa toux j'entends notre antiquaire.

CRISPIN.

Va, le bonhomme en tient, incontestablement.

SCÈNE II.

Damis, Orgon, Crispin.

ORGON, au fond du Théâtre.

400 C'est bien cher. Mais n'importe : un si beau monument
Ne peut trop s'acheter. Mais que vois-je ? Deux hommes
À ma porte.

CRISPIN.

Monsieur ne sait pas qui nous sommes.

ORGON.

Ni ne veux le savoir. Cet habit singulier
N'annonce rien de bon.

DAMIS.

405 Mais il en a, Monsieur, d'autant plus de mérite ;
Et nous venons tous deux vous rendre une visite.

ORGON.

Une visite à moi ?

CRISPIN.

Sans doute, à vous.

DAMIS.

410 Et c'est faire en deux mots connaître votre esprit,
Que vous avez, Monsieur, pour ce qu'on nomme antique
Une amitié qu'on peut appeler sympathique ;
Que l'un de vos plaisirs , et même le plus doux,
Est de vous occuper à rassembler chez vous
Le peu d'antiquités que vous pouvez connaître.

ORGON.

Mais j'en connais beaucoup.

DAMIS.

415 Mais comme de tout temps je m'en occupe aussi ,
Et que jusqu'à présent j'ai toujours réussi,
Je crois, sans me vanter, en avoir quelques unes
Qui pourraient vous manquer, et ne sont pas communes.

ORGON.

Et Monsieur les vendrait apparemment ?

DAMIS.

Non pas.
420 J'en connais trop le prix et j'en fais trop de cas.
L'antiquité, Monsieur, fut ma première étude.

CRISPIN, d'un ton suffisant.

Moi, sans trop me flatter , j'en ai quelque habitude.

DAMIS.

Et comme en arrivant j'apprends que notre goût
Est le même à peu près, ou pour mieux dire en tout,
425 Je venais admirer ces monuments...

ORGON.

De grâce,
Souffrez qu'auparavant, Monsieur, je vous embrasse :
Quoique de vos trésors je fois un peu jaloux,
Je suis heureux de voir un homme tel que vous,
Et vous êtes vous-même un trésor. À votre âge,
430 Aimer l'antiquité ! C'est être vraiment sage ;
Mais dites-moi, Monsieur, d'où vous vient cet habit ?
C'est sans doute une antique !

CRISPIN.

On vous le garantit ;
Mais d'une antiquité, Monsieur, si fort.... antique ,
Là... d'une antiquité... d'autant plus authentique..
435 Qu'on voit assurément que rien n'est moins nouveau.
Hé bien, malgré cela, convenez qu'il est beau.

ORGON.

Ah ! S'il est beau !

CRISPIN.

D'ailleurs, c'est qu'il est si commode !
Vraiment il fut un temps qu'il était à la mode ;
Mais il faut remonter à deux mille ans au moins.

ORGON.

440 Deux mille ans !

CRISPIN.

Oui, Monsieur, j'en aurais des témoins.
En fait d'antiquité mon Maître est un bon juge,
Demandez....

DAMIS, froidement.

Cet habit vient du temps du Déluge.

ORGON.

Du Déluge !

CRISPIN.

Comptez, je vous l'avais bien dit.

ORGON.

445 Comment ! c'est un bonheur d'avoir un tel habit.
Du Déluge morbleu !

CRISPIN.

Les preuves sont complètes,
Et Noé le portait le Dimanche et les Fêtes.

ORGON.

Du Déluge ! Monsieur, peut-on vous demander,
Comment, par quel secret il a pu se garder ?

CRISPIN.

Les étoffes d'alors valaient mieux que les nôtres.

DAMIS.

450 Sans doute ; et pour juger de ces temps-là par d'autres,
Ne voyons-nous pas bien que tout a dé péri ?
Tout semble n'exister aujourd'hui qu'à demi.
On On voit que par degrés le monde dégénère ;
Notre siècle extravague à me mettre en colère :
455 Tous nos petits auteurs, si fiers de leurs succès,
Sont pour les gens sensés de vrais colifichets.
Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine,
Du clinquant, honoré du nom de bel esprit :
460 Voilà ce qui décide en faveur d'un écrit.

ORGON.

Il est vrai.

DAMIS.

Croiriez-vous que nous venons d'Athènes.
Sur un simple rapport qu'autrefois Diogène,
(Monsieur, vous connaissez sans doute un si grand nom)
Ce Philosophe Grec...

ORGON.

465 J'ai lu plus de cent fois tout ce qui le concerne.
Hé bien, que Diogène ?...
Si je le connais ? Bon !

DAMIS.

Y laissa sa lanterne,
Et qu'on pourrait encor la retrouver. Je pars,
Je m'embarque et, Monsieur, après mille hasards,
La voilà.

ORGON, transporté.

La voilà !

CRISPIN.

Lanterne respectable,
470 Que tu nous a coûté ?

ORGON.

C'est un homme admirable...

À part.

Monsieur, si vous vouliez... il ne voudra jamais
Après tant de périls et les pas qu'il a faits.

Haut.

Si, dis-je, vous vouliez m'abandonner, me vendre
Ce trésor... Je sens bien que j'ai tort d'y prétendre ;
475 Mais ce serait, Monsieur, me faire un grand cadeau ;
Jugez, Messieurs, j'allais acheter son tonneau ;
Je le trouvais trop cher, mais j'allais m'y résoudre.

DAMIS, froidement.

Quoi ! Monsieur...

ORGON, désolé.

Puissai-je être écrasé de la foudre ;
Malheureux que je suis ! Je l'avais bien prévu.
480 Concevez-vous, Monsieur, quel plaisir j'aurais eu
De pouvoir réunir deux morceaux aussi rares ?

CRISPIN.

Vraiment, je le crois bien.

ORGON.

Si vous n'êtes barbares....

DAMIS, feignant de se concerter avec Crispin.

La lanterne, Crispin, perd un peu de son prix,
Si le tonneau nous manque.

CRISPIN.

Il est vrai.

DAMIS.

485 M'avaient fait espérer de le trouver à Rome. Des amis

CRISPIN, d'un ton d'érudition.

C'est à Rome en effet que mourut ce grand homme.

DAMIS.

490 J'étais prêt à partir pour l'acheter. De là,
Comme il ne me manquait justement que cela,
J'avais fait le projet de repasser en France,
D'y jouir en repos d'un cabinet immense,
Et de m'y marier.

CRISPIN.

Il faut faire une fin.

ORGON.

De vous y marier ?

DAMIS.

Oui c'était mon dessein.

ORGON.

Se marier ! Qu'entends-je ? Il me vient une idée
Heureuse, et qui d'ailleurs me paraît bien fondée.

À part.

495 Avec le peu de bien dont je jouis encor ,
Je ne pourrais jamais acheter ce trésor.
L'argent coûte si cher ; le jeter, c'est folie !
Si j'osais me flatter qu'il acceptât Julie !

Haut.

Monsieur, je crois avoir votre fait.

DAMIS.

Hé ! comment ?

ORGON, à part.

500 O Ciel ! fais qu'il se prête à cet arrangement !

Haut.

J'ai sous mes lois, Monsieur, une jeune pupille,
Aimable, belle, riche, et d'une humeur docile.

DAMIS, Sun ton de dédain.

Jeune, me dites-vous ?

ORGON.

Oui, Monsieur.

DAMIS.

Mais tant pis.

CRISPIN.

505 Oui, nous l'aimerions mieux avec des cheveux gris,
Cela serait plus beau plus antique.

ORGON.

À part.

Ah ! Je tremble.

Haut.

Il a parbleu raison ; mais , Monsieur, il me semble
Que vous pourriez un peu sur cet article-là...

CRISPIN.

Sans doute avec le temps ce défaut passera.
Je veux à soixante ans lui voir un port de Reine.

DAMIS.

510 Ah ! Si c'était encore une beauté Romaine.

ORGON.

Vous l'en aimeriez mieux ? Hé bien, j'en suis ravi,
Elle en a tous les traits.

CRISPIN.

Oui-da ?

ORGON,

Pouvait vous convenir... Si ce parti

CRISPIN.

Vraiment, c'est quelque chose.

DAMIS, d'un ton d'irrésolution.

Oui... mais l'Hymen ..

ORGON.

515 Je sais quand je vous la propose,
Que si vous l'acceptez, vous lui faites honneur,
Et je vous le demande à titre de faveur.
C'est faiblement, Monsieur, vous payer la lanterne ;
Ma Pupille est pour elle un prix bien subalterne ;

520 Mais, vous ne m'en cédez au fond que l'usufruit,
Vous la retrouverez à ma mort.

CRISPIN.

C'est bien dit.

ORGON.

Et nous aurions, Monsieur, le plaisir d'être ensemble.
Le goût, les sentiments, l'humeur, tout nous rassemble,
Et d'ailleurs l'amitié...

DAMIS, lui donnant la lanterne.

C'en est fait, j'y consens :
L'amitié sur mon cour a des droits si puissants...

ORGON, baisant la lanterne.

525 Le mien ne peut suffire aux transports de ma joie :
Béni soit à jamais le Ciel qui vous envoie ;
Mais si par un dédit... Excusez-moi, Monsieur,
Si je parais encor douter de mon bonheur,
Nous confirmions tous deux ce charmant hyménée.

DAMIS.

530 Soit, j'y consens encor.

CRISPIN.

Voyez la destinée.
Vous allez à présent acheter le tonneau.

ORGON.

Je ne veux pas manquer ce précieux morceau.

À Damis.

Entrez, Monsieur, entrez et nous allons conclure.

DAMIS, à Crispin.

Attends-moi, je reviens après la signature.

SCÈNE III.

CRISPIN, seul.

535 Bon, déjà l'antiquaire est pris dans nos filets ;
Ma foi, vive Crispin pour les brillants projets !
Lanterne, que jadis alluma Diogène
Pour chercher vainement un sage dans Athènes,
Sage qu'il n'eût pas mieux découvert dans Paris,
540 Il le faut avouer, tu nous a bien servis.
Diogène avec toi n'en fut pas plus habile,
Et Crispin a trouvé l'art de te rendre utile.

SCÈNE IV.

Damis, Crispin.

Pendant cette scène ils quittent tous deux leurs déguisements.

DAMIS.

Le dédit est signé, Crispin ; je suis ravi.
Allons, vite, quittons ce déguisement-ci.

CRISPIN.

545 Voici le dernier choc ; encore une victoire,
La pupille est à nous.

DAMIS.

Du moins j'ose le croire ;
Il n'est pas naturel de perdre à si beau jeu.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, quelqu'un vient, éloignons-nous un peu.

Ils se retirent au fond du Théâtre.

SCÈNE V.

Géronte, Crispin, Geronte

GÉRONTE, un livre à la main.

550 Maudits soient les fâcheux et leurs tristes visages ;
À peine dans une heure ai-je encor lu deux pages.
Je prétends jusqu'au soir demeurer seul ici.

Ouvrant son Livre.

J'en étais... à Congo...

Apercevant Crispin qui lui fait des révérences.

Mais qui sont ces gens-ci ?

CRISPIN.

De fameux voyageurs, et comme en n'en voit guère,
Monsieur.

GÉRONTE.

Et vous venez ?...

DAMIS.

Pour vous parler d'affaires.

555 Une jeune beauté dont vous êtes tuteur,
Julie a pour jamais su captiver mon cour.
Vous savez à quel point, Monsieur, elle est aimable !
Je viens vous conjurer de m'être favorable.

GÉRONTE.

560 Le nom de voyageur a pour moi tant d'appas,
Que sur ce titre seul je n'hésiterais pas ;
Mais dites-moi comment vous connaissez Julie ?

DAMIS.

Pour le dire en deux mots... Je revenais d'Asie ;
Car autant que j'ai pu... J'ai toujours voyagé.

GÉRONTE.

565 Voyage ! Quel bonheur ! Vous êtes affligé
D'avoir fini si tôt...

DAMIS.

Fini, moi ! Dieu m'en garde ;
Et n'était la saison, Monsieur, qui nous retarde,
Je serais déjà loin. À mon gré c'est mourir
Que de rester chez soi. Quoi, vivre sans courir !
J'espère bien encor, si le vent nous seconde,
570 Avoir fait en deux ans trois fois le tour du monde,

Monomotapa : Empire de l'Afrique australe, s'étendait de la Cafrérie à la côte du Sofala, le long de celle du Mozambique, et avait pour borne au nord le Zambèze, à l'Est le Monzora, au Sud et à l'Oues les monts Foura et

Et retourner encore au Monomotapa.
Je mourrais aujourd'hui sans cette attente-là.

GÉRONTE.

Au Monomotapa ? Je ne me sens pas d'aise.
C'est donc un beau pays ?

CRISPIN.

575 Plus beau que celui-ci. Il est, ne vous déplaie,

GÉRONTE.

Va, j'en suis convaincu.

DAMIS.

S'il est beau ! Mais sans lui c'est que l'on n'a rien vu.
C'est là, Monsieur, c'est là qu'on trouve des génies ;
On y fait comme ici des vers, des comédies,
Des chansons, des ballets....

GÉRONTE.

Au Monomotapa ?

CRISPIN.

580 Oui, Monsieur, on y fait jusqu'à des opéra.

GÉRONTE.

Des opéra !

DAMIS.

Sans doute, et bien meilleurs qu'en France.
La Musique surtout est charmante.

CRISPIN.

Et la danse !

GÉRONTE.

Et l'orchestre ?

DAMIS.

585 L'Orchestre est admirable aussi.
Les Spectacles d'ailleurs font plus décents qu'ici ;
On n'y voit ni rumeurs, ni reflux , ni cabales,
Les danseuses surtout sont autant de vestales.

GÉRONTE.

Pouvez-vous maintenant aller à l'opéra ?

DAMIS.

Moi ? Je n'y vais jamais.

Vestale : Fille vierge chez les
Romains, qui était consacrée au service
de la déesse Vesta, pour garder le feu
sacré de son temple. [F]

GÉRONTE, à Crispin qui bat des entrechats.

Hé que fais-tu donc là ?

CRISPIN.

Je répétais un pas d'une danse huronne.

GÉRONTE.

590 Comment ?

DAMIS.

C'est qu'il la danse aussi bien que personne :
Il pourrait au besoin en donner des leçons.

CRISPIN.

Ah, les honnêtes-gens que messieurs les Hurons !

GÉRONTE avec admiration.

Sans doute. Leurs vertus sont encor dans leur force ,
Au lieu que parmi nous on n'en a que l'écorce.

DAMIS.

595 Voilà pourquoi le Ciel moins prodigue envers nous,
Leur a donné des biens dont nous serions jaloux ;
Des secrets surprenants, des raretés uniques.

CRISPIN

600 Des remèdes certains... mais doux et pacifiques.
De ces remèdes...là, qui guérissent. Enfin,
On y meurt de son mal, jamais du médecin.
Ce n'est pas comme ici ; nous sommes les sauvages.

GÉRONTE.

Ce garçon parle d'or.

CRISPIN.

J'ai vu certains breuvages
Opérer des effets que vous ne croiriez pas.

GÉRONTE.

Moi ?

CRISPIN.

605 Vous ! J'ai rapporté de ces heureux climats
Un élixir divin. Ah ! quel plaisir extrême
Si je pouvais, Monsieur, l'essayer sur vous-même :
Près de cet élixir, l'eau de goudron n'est rien ;
Mais, malheureusement, vous vous portez si bien !

Huron : Peuple indigène d'Amérique du Nord, errait sur le cote orientale du lac Huron lors de la découverte du Canada par les Français. Ils réclamèrent la protection des Français contre les iroquois leurs ennemis. D'autres hurons vivaient entre les lacs Huron et Ontario et sur les bords du Saint-Laurent ; ils ont disparu, exterminés presque entièrement par les Cherokees.

GÉRONTE.

Mais pas si bien.

CRISPIN.

Tant mieux. Comptez sur mon service ;
610 Deux flacons de mon eau vous rendraient un novice,
Un jeune adolescent ; vous pourriez au besoin
Vous faire un héritier... en m'en donnant le soin.
La Sultane d'Agra, quoique laide et caduque,
615 Dans le temps qu'au séraïl je lui servais... d'eunuque,
Avec cet élixir aurait eu des enfants,
Et je l'aurais fait vivre encor plus de cent ans.

Agreh : Ville de l'Indoustan. C'était autrefois une de plus belle set des plus riches viles de l'univers ; ce n'est plus aujourd'hui [XIXème] qu'un amas de ruines. [B]

GÉRONTE.

Encor plus de cent ans !

CRISPIN.

Moins quelques mois peut-être.
Je ne suis cependant qu'un sot près de mon maître ;
Il ne doit qu'à lui seul cet excès de santé.
620 Voyez ce coloris.

GÉRONTE, transporté de joie.

Ah je suis enchanté.

À part.

Quel homme ! Et que le Ciel à propos me l'adresse
Moi qui touche aux glaçons de la triste vieillesse.
Je suis sûr avec lui de l'immortalité.

Haut.

Monsieur, votre entretien, ma curiosité
625 Nous ont jusqu'à présent écartés de Julie :
Hé bien, vous disiez donc qu'au retour de l'Asie...

DAMIS.

L'amour guida mes pas, j'arrivai dans ces lieux ;
Pouvais-je me soustraire au pouvoir de ses yeux ?
Elle a cet enjouement qui plaît en Italie ;
630 Ce port majestueux qui charme en Circassie ;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris.
Cet oil vif, animé qu'on recherche à Paris ;
Cet air de liberté, l'ornement des Françaises ;
Cet éclat de blancheur naturel aux Anglaises ;
635 Un pied qui dans Pékin n'aurait pas de rival,
L'esprit... Oh ! Pour l'esprit je n'ai rien vu d'égal :
Enfin tout l'univers soupirerait pour elle ;
Il n'est pas de climat qui ne la trouvât belle.

Circassie : Contrée de la Russie située sur les deux versants du Caucase, entre la mer Noire à l'Ouest et la mer Caspienne à l'Est. [B]

GÉRONTE? enchanté.

Ah ! Que je vais l'aimer !

DAMIS.

Vous connaissez mes feux,
640 C'est de vous que dépend le succès de mes voux,
Tout mon espoir enfin.

GÉRONTE.

Vraiment, j'en suis fort aise.
Je me tiens honoré, Monsieur, qu'elle vous plaise,
Et vous méritez bien de captiver son cour.
Si je pouvais moi seul faire votre bonheur ,
645 Vous seriez dès ce soir le mari de Julie ;
Mais malheureusement elle est assujettie
À deux autres tuteurs quinteux, extravagants,
Et je ne réponds pas de leurs consentements.

DAMIS marquant un peu d'embarras.

Mais vous pourriez toujours en m'assurant du vôtre...
650 Empêcher que leur choix ne tombât sur un autre ;
Ou... s'ils lui proposaient de choisir un époux,
Elle rejetterait son désaveu sur vous ;
Ce prétexte du moins... lui servirait d'excuse.

GÉRONTE.

Oui... vous avez raison.

DAMIS.

Cette innocente ruse
655 Pourrait l'aider, je crois, à s'en débarrasser.

CRISPIN.

Je suis de cet avis.

GÉRONTE.

Mais c'est fort bien penser.

DAMIS.

N'êtes-vous pas son Maître aussi bien qu'eux ?

GÉRONTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ma foi, pour réussir il n'est pas d'autre route.

GÉRONTE.

Et d'ailleurs je me venge en les bravant.

CRISPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

660 L'avis de ces Messieurs ne fut jamais le mien,
Quel dépit ils auront !

CRISPIN.

Ils s'en pendront peut-être.

GÉRONTE.

Enfin j'ai mes raisons pour obliger ton maître.

Il s'approche, d'une table pour écrire le consentement.

Voici précisément ce qu'il faut. Écrivons.

CRISPIN.

Il me semble déjà que j'entends nos oisons.

**GÉRONTE, écrivant à Crispin qui se tient
familièrement à ses côtés.**

665 Je veux qu'il mette au jour ses différents voyages.

CRISPIN.

Je me charge. Monsieur, du détail des naufrages,
C'est mon genre.

GÉRONTE achevant d'écrire.

Comment se nomme-t-il ?

CRISPIN.

Damis.

GÉRONTE.

Bon ! j'ai connu son père, et nous étions amis.

À Damis.

Votre nom suffisait pour fonder mon suffrage,

Il lui donne le consentement.

670 Tenez Monsieur, lisez.

DAMIS, après avoir lu.

Cet écrit m'encourage.

GÉRONTE.

Nos Tuteurs vont gronder : Hé bien, tant pis pour eux.
C'est un plaisir de plus de les choquer tous deux.
Mais attendez... Fort bien... Je réponds de la chose ;
Malgré les préjugés, le mérite en impose :

675 Jamais ils ne pourront vous refuser leur choix,
Et vous allez, Monsieur, nous réunir tous trois.
Que j'aurais de plaisir à finir cette affaire
Dès ce soir !

CRISPIN, ironiquement.

Mais vraiment, cela se pourra faire.

GÉRONTE.

680 Bon. Je vais les chercher, il ne faut qu'un moment.
Attendez-moi tous deux dans mon appartement :
Quand il en sera temps je vous ferai paraître.

SCÈNE VI.

GÉRONTE seul.

Je rends grâce au hasard qui me l'a fait connaître.
Que je vais avec lui... quelqu'un vient.

SCÈNE VIII.

Géronte, Julie, Marton.

GÉRONTE.

Mon enfant !
Je veux sur ton bonheur te faire un compliment.

JULIE.

685 Hé quel bonheur, Monsieur ?

GÉRONTE.

Que tu seras contente !
Je te donne un époux, un homme qui m'enchanté.

JULIE.

Un époux ?

GÉRONTE.

Oui, ma fille ; un fameux voyageur,
Et qui te fera voir bien du pays.

MARTON.

Monsieur,
Comment le nomme-t-on, s'il vous plaît ?

GÉRONTE.

690 La future
Va l'apprendre à l'instant, car nous allons conclure.
C'est un homme accompli, qui l'aime, et qui d'ailleurs

La charmera d'abord, ainsi que nos tuteurs.
Je vais... mais les voici.

JULIE.

Marton, que vais-je apprendre ?

SCÈNE VIII.

Les Tuteurs, Julies, Marton.

ORGON, à Bavardin.

695 Vous pouvez l'assurer qu'il a tort d'y prétendre ;
Il ne l'obtiendra pas.

BAVARDIN, vivement.

Je soutiendrai mon choix.

GÉRONTE, d'un ton de confiance.

J'en ai fait un qui va nous accorder tous trois.

ORGON.

Vous ?

GÉRONTE.

Moi.

BAVARDIN.

Chansons.

GÉRONTE.

Messieurs...

ORGON.

Pourquoi tant de redites ?

GÉRONTE.

Mais encore une fois...

ORGON, en colère.

700 Le bien que vous m'en dites
Ne m'obligera pas à changer de projet ;
Je me suis engagé par écrit, qui plus est.

BAVARDIN.

Et moi par un dédit.

GÉRONTE.

J'ai fait la même chose,

Vivement entre les trois tuteurs.

Et si vous connaissez celui que je propose...

ORGON.

Non, ce sera le mien.

BAVARDIN.

Je n'en démordrai pas.

GÉRONTE.

Parbleu, ni moi non plus.

ORGON.

Nous verrons.

BAVARDIN.

705 La dispute entre nous devient fort inutile. Quel fracas !

GÉRONTE.

Vous n'auriez pu, morbleu, mieux choisir entre mille ;
Du moins, vous l'allez voir... Venez, venez, Monsieur.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

Damis, Crispin et les acteurs précédents.

BAVARDIN.

Que vois-je ?

JULIE.

Ah ! Marton.

MARTON.

Quel bonheur !

BAVARDIN.

Mais, c'est un nouvelliste.

ORGON avec emportement.

Ah ! C'est mon antiquaire.

Ils se disputent mutuellement Damis.

GÉRONTE avec confiance.

710 Non, c'est mon voyageur, messieurs, sans vous déplaire.

DAMIS.

Non, Messieurs. Puisqu'il faut vous parler franchement,
Mon rôle est achevé, je ne suis qu'un amant.
J'ai pour vous accorder eu recours à la ruse ;

Montrant Julie.

Mais j'étais amoureux, et voilà mon excuse.

ORGON.

715 Ah, Ciel !

GÉRONTE.

Après ce tour à qui donc se fier ?

BAVARDIN.

M'avoir ainsi joué ! Le trait est singulier.

Ils sortent en colère.

DAMIS, à Julie.

Venez, que votre main comble mon espérance.

JULIE.

Ah ! Vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

MARTON.

720 Je l'avais bien prédit, l'amour est le plus fort ;
Quand il conduit la barque, elle arrive à bon port.

FIN

APPROBATION

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une comédie qui a pour titre, Les Tuteurs ; et je crois que l'on peut en permettre l'impression. À Paris, ce 25 novembre 1754.

CREBILLON

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].